

biblio



collège

Jules Vallès

L'Enfant



HACHETTE

bibliocollège

L'Enfant

Jules Vallès

Notes, questionnaires et dossier d'accompagnement
par Bertrand LOUËT,
certifié de Lettres modernes,
professeur en collège

Sommaire

L'ENFANT (*texte intégral*)

Chapitre I (<i>Ma mère</i>)	7
Chapitre II (<i>La famille</i>)	16
Chapitre III (<i>Le collège</i>)	28
Chapitre IV (<i>La petite ville</i>)	34
Chapitre V (<i>La toilette</i>)	39
Chapitre VI (<i>Vacances</i>)	46
Chapitre VII (<i>Les joies du foyer</i>)	60
Chapitre VIII (<i>Le Fer-à-Cheval</i>)	68
Chapitre IX (<i>Saint-Étienne</i>)	75
Chapitre X (<i>Braves gens</i>)	82
Chapitre XI (<i>Le lycée</i>)	92
Chapitre XII (<i>Frottage, gourmandise, propreté</i>)	102
Chapitre XIII (<i>L'argent</i>)	108
Chapitre XIV (<i>Voyage au pays</i>)	116
Chapitre XV (<i>Projets d'évasion</i>)	135
Chapitre XVI (<i>Un drame</i>)	149

ISBN : 978.2.01.160658.7

© Hachette Livre 2006, 43, quai de Grenelle, 75905 Paris Cedex 15.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Chapitre XVII (<i>Souvenirs</i>)	168
Chapitre XVIII (<i>Le départ</i>)	174
Chapitre XIX (<i>Louissette</i>)	218
Chapitre XX (<i>Mes humanités</i>)	226
Chapitre XXI (<i>Madame Devinol</i>)	236
Chapitre XXII (<i>La pension Legnagna</i>)	248
Chapitre XXIII (<i>Madame Vingtras à Paris</i>)	264
Chapitre XXIV (<i>Le retour</i>)	288
Chapitre XXV (<i>La délivrance</i>)	302

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT

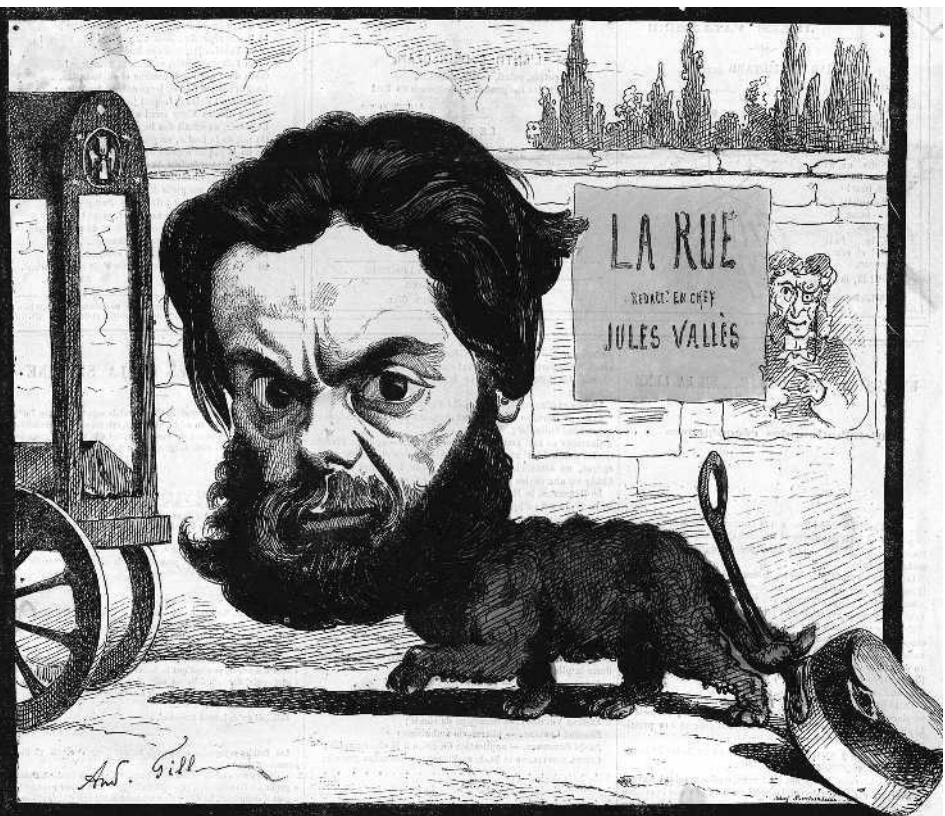
Jules Vallès : itinéraire d'un révolté	315
Autobiographie ou récit autobiographique ?	324
Le texte en questions :	
Avez-vous bien lu ?	330
Autobiographie et roman autobiographique	332
Farreyrolles : qu'est-ce que le bonheur ?	334
La brutalité et les mauvais traitements	336
L'éducation et l'enseignement	338
Groupement de textes :	
« <i>Familles, je vous hais !</i> »	340
Questions & travaux	346
Bibliographie, filmographie	348



Photographie de Jules Vallès (1832-1885).

*À TOUS CEUX
qui crevèrent d'ennui au collège
ou
qu'on fit pleurer dans la famille,
qui, pendant leur enfance,
furent tyrannisés par leurs maîtres
ou
rossés par leurs parents
je dédie ce livre.*

JULES VALLÈS



**Caricature de Jules Vallès par André Gill (1840-1885),
parue dans *La Lune* (1867).**

I

MA MÈRE

Ai-je été nourri par ma mère ? Est-ce une paysanne qui m'a donné son lait ? Je n'en sais rien. Quel que soit le sein que j'ai mordu, je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais tout petit ; je n'ai pas été dorloté, tapoté, baisotté ; j'ai été beaucoup
5 fouetté.

Ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants, et elle me fouette tous les matins ; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures.

Mlle Balandreau m'y met du suif¹.

10 C'est une bonne vieille fille² de cinquante ans. Elle demeure au-dessous de nous. D'abord elle était contente : comme elle n'a pas d'horloge, ça lui donnait l'heure. « Vlin ! Vlan ! Zon ! Zon ! – voilà le petit Chose qu'on fouette ; il est temps de faire mon café au lait. »

15 Mais un jour que j'avais levé mon pan³, parce que ça me cuisait trop, et que je prenais l'air entre deux portes, elle m'a vu ; mon derrière lui a fait pitié.

notes

1. **suif** : graisse.

2. **vieille fille** : femme qui ne s'est jamais mariée.

3. **pan** : pantalon.

Elle voulait d'abord le montrer à tout le monde, ameuter les
voisins autour ; mais elle a pensé que ce n'était pas le moyen de le
sauver, et elle a inventé autre chose.

Lorsqu'elle entend ma mère me dire : « Jacques, je vais te
fouetter !

– Madame Vingtras, ne vous donnez pas la peine, je vais faire ça
pour vous.

– Oh ! chère demoiselle, vous êtes trop bonne ! »

Mlle Balandreau m'emmène ; mais au lieu de me fouetter, elle
frappe dans ses mains ; moi, je crie. Ma mère remercie, le soir, sa
remplaçante.

« À votre service », répond la brave fille, en me glissant un bonbon
en cachette.

Mon premier souvenir date donc d'une fessée. Mon second est
plein d'étonnement et de larmes.

C'est au coin d'un feu de fagots, sous le manteau d'une vieille
cheminée ; ma mère tricote dans un coin ; une cousine à moi, qui
sert de bonne dans la maison pauvre, range sur des planches rongées
quelques assiettes de grosse faïence avec des coqs à crête rouge, et à
queue bleue.

Mon père a un couteau à la main et taille un morceau de sapin ; les
copeaux tombent jaunes et soyeux comme des brins de rubans. Il me
fait un chariot avec des languettes de bois frais. Les roues sont déjà
taillées ; ce sont des ronds de pommes de terre avec leur cercle de
peau brune qui fait le fer... Le chariot va être fini ; j'attends tout ému
et les yeux grands ouverts, quand mon père pousse un cri et lève sa
main pleine de sang. Il s'est enfoncé le couteau dans le doigt. Je
deviens tout pâle et je m'avance vers lui ; un coup violent m'arrête ;
c'est ma mère qui me l'a donné, l'écume aux lèvres, les poings
crispés.

« C'est ta faute si ton père s'est fait mal ! »

Et elle me chasse sur l'escalier noir, en me cognant encore le front
contre la porte.

Je crie, je demande grâce, et j'appelle mon père ; je vois, avec ma
terreur d'enfant, sa main qui pend toute hachée ; c'est moi qui en

suis cause ! Pourquoi ne me laisse-t-on pas entrer pour savoir ? On me battra après si l'on veut. Je crie, on ne me répond pas. J'entends
55 qu'on remue des carafes, qu'on ouvre un tiroir ; on met des compresses.

« Ce n'est rien », vient me dire ma cousine, en pliant une bande de linge tachée de rouge.

Je sanglote, j'étouffe : ma mère reparait et me pousse dans le
60 cabinet où je couche, où j'ai peur tous les soirs.

Je puis avoir cinq ans et me crois un parricide¹.

Ce n'est pas ma faute, pourtant !

Est-ce que j'ai forcé mon père à faire ce chariot ? Est-ce que je n'aurais pas mieux aimé saigner, moi, et qu'il n'eût point mal ?

65 Oui – et je m'égratigne les mains pour avoir mal aussi.

C'est que maman aime tant mon père ! Voilà pourquoi elle s'est emportée.

On me fait apprendre à lire dans un livre où il y a écrit en grosses lettres, qu'il faut obéir à ses père et mère : ma mère a bien fait de me
70 battre.

La maison que nous habitons est dans une rue sale, pénible à gravir, du haut de laquelle on embrasse tout le pays, mais où les voitures ne passent pas. Il n'y a que les charrettes de bois qui y arrivent, traînées par des bœufs qu'on pique avec un aiguillon². Ils
75 vont, le cou tendu, le pied glissant ; leur langue pend et leur peau fume. Je m'arrête toujours à les voir, quand ils portent des fagots et de la farine chez le boulanger qui est à mi-côte ; je regarde en même temps les mitrons³ tout blancs et le grand four tout rouge, – on enfourne avec de grandes pelles, et ça sent la croûte et la braise !

80 La prison est au bout de la rue, et les gendarmes conduisent souvent des prisonniers qui ont les menottes, et qui marchent sans regarder ni à droite ni à gauche, l'œil fixe, l'air malade.

notes

1. **parricide** : ici, meurtrier de son père.

2. **aiguillon** : bâton pointu utilisé pour faire avancer les animaux d'un troupeau.

3. **mitrons** : apprentis boulangers ou pâtisseries.

Des femmes leur donnent des sous qu'ils serrent dans leurs mains en inclinant la tête pour remercier.

85 Ils n'ont pas du tout l'air méchant.

Un jour on en a emmené un sur une civière, avec un drap blanc qui le couvrait tout entier ; il s'était mis le poignet sous une scie, après avoir volé ; il avait coulé tant de sang qu'on croyait qu'il allait mourir.

90 Le geôlier¹, en sa qualité de voisin, est un ami de la maison ; il vient de temps en temps manger la soupe chez les gens d'en bas, et nous sommes camarades, son fils et moi. Il m'emmène quelquefois à la prison, parce que c'est plus gai. C'est plein d'arbres ; on joue, on rit, et il y en a un, tout vieux, qui vient du bagne et qui fait des cathédrales avec des bouchons et des coquilles de noix.

95 À la maison l'on ne rit jamais ; ma mère bougonne² toujours. – Oh ! comme je m'amuse davantage avec ce vieux-là et le grand qu'on appelle le braconnier³, qui a tué le gendarme à la foire du Vivarais⁴ !

100 Puis, ils reçoivent des bouquets qu'ils embrassent et cachent sur leur poitrine. J'ai vu, en passant au parloir⁵, que c'étaient des femmes qui les leur donnaient.

D'autres ont des oranges et des gâteaux que leurs mères leur portent, comme s'ils étaient encore tout petits. Moi je suis tout petit, 105 et je n'ai jamais ni gâteaux, ni oranges.

Je ne me rappelle pas avoir vu une fleur à la maison. Maman dit que ça gêne et qu'au bout de deux jours ça sent mauvais... Je m'étais piqué à une rose l'autre soir, elle m'a crié : « Ça t'apprendra ! »

J'ai toujours envie de rire quand on dit la prière. J'ai beau me 110 retenir ! Je prie Dieu avant de me mettre à genoux, je lui jure bien

notes

1. **geôlier** : gardien de prison.

2. **bougonne** : grogne, râle dans son coin.

3. **braconnier** : chasseur clandestin, sans autorisation.

4. **Vivarais** : région correspondant au département de l'Ardèche.

5. **parloir** : dans une prison ou un établissement fermé, guichet où les détenus (ou les pensionnaires) peuvent s'entretenir avec les visiteurs.

que ce n'est pas de lui que je ris, mais, dès que je suis à genoux, c'est plus fort que moi. Mon oncle a des verrues¹ qui le démangent, et il les gratte, puis il les mord ; j'éclate. – Ma mère ne s'en aperçoit pas toujours, heureusement ; mais Dieu, qui voit tout, qu'est-ce qu'il peut penser ?

Je n'ai pas ri pourtant, l'autre jour ! On avait dîné à la maison avec ma tante de Vourzac et mes oncles de Farreyrolles², on était en train de manger la *tourte*³, quand tout à coup il a fait noir. On avait eu chaud tout le temps, on étouffait, et l'on avait ôté ses habits. Voilà que le tonnerre a grondé. La pluie est tombée à torrents, de grosses gouttes faisaient *floc* dans la poussière. Il y avait une fraîcheur de cave, et aussi une odeur de poudre ; dans la rue, le ruisseau bouillait comme une lessive, puis les vitres se sont mises à grincer : il tombait de la grêle.

Mes tantes et mes oncles se sont regardés, et l'un d'eux s'est levé ; il a ôté son chapeau et s'est mis à dire une prière. Tous se tenaient debout et découverts, avec leurs fronts jeunes ou vieux pleins de tristesse. Ils priaient Dieu de n'être pas trop cruel pour leurs champs, et de ne pas tuer, avec son plomb blanc⁴, leurs moissons en fleur.

Un grêlon a passé par une fenêtre, au moment où l'on disait *Amen*, et a sauté dans un verre.

Nous venons de la campagne.

Mon père est fils de paysan qui a eu de l'orgueil et a voulu que son fils étudiait *pour être prêtre*. On a mis ce fils chez un oncle curé pour apprendre le latin, puis on l'a envoyé au séminaire⁵.

Mon père – celui qui devait être mon père – n'y est pas resté, a voulu être bachelier, arriver aux honneurs, et s'est installé dans une petite chambre au fond d'une rue noire, d'où il sort, le jour, pour

notes

1. verrues : sortes de boutons d'origine virale.

2. Vourzac, Farreyrolles : localités de l'Ardèche.

3. tourte : à l'époque, pain rond puis pâtisserie fourrés de fruits ou de confiture.

4. plomb blanc : grêle, pluie de glace qui tombe du ciel et qui détruit les récoltes.

5. séminaire : école où l'on forme les futurs prêtres.

donner quelques leçons à dix sous l'heure, et où il rentre, le soir, pour faire la cour à une paysanne qui sera ma mère, et qui accomplit pour le moment ses devoirs de nièce dévouée près d'une tante malade.

On se brouille pour cela avec l'oncle curé, on dit adieu à l'Église ; on s'aime, on *s'accorde*¹, on s'épouse ! On est aussi au plus mal avec les père et mère, à qui l'on a fait des *sommations*² pour arriver à ce mariage de la *débine*³ et de la misère.

Je suis le premier enfant de cette union bénie. Je viens au monde dans un lit de vieux bois qui a des punaises⁴ de village et des puces de séminaire.

La maison appartient à une dame de cinquante ans qui n'a que deux dents, l'une marron et l'autre bleue, et qui rit toujours ; elle est bonne et tout le monde l'aime. Son mari s'est noyé en faisant le vin dans une cuve, ce qui me fait beaucoup rêver et me donne grand-peur des cuves, mais grand amour du vin. Il faut que ce soit bien bon pour que M. Garnier – c'est son nom – en ait pris jusqu'à mourir. Mme Garnier boit, tous les dimanches, de ce vin qui sent l'homme qu'elle a aimé : les souliers du mort sont aussi sur une planche, comme deux *chopines*⁵ vides.

On se *grise*⁶ pas mal dans la maison où je demeure.

Un abbé qui reste sur notre carré⁷ ne sort jamais de table sans avoir les yeux hors de la tête, les joues luisantes, l'oreille en feu. Sa bouche laisse passer un souffle qui sent le fût⁸, et son nez a l'air d'une tomate écorchée. Son *bréviaire*⁹ embaume la *matelote*¹⁰.

Il a une bonne, Mlle Henriette, qu'il regarde de côté, quand il a bu. On parle quelquefois d'elle et de lui dans les coins.

notes

1. *s'accorde* : se fiance (terme populaire).

2. *sommations* : ultimatums.

3. *débine* : misère (terme familier).

4. *punaises* : insectes parasites qui s'installent dans les lits.

5. *chopines* : récipients pour boire, d'une contenance d'environ un demi-litre.

6. *se grise* : est légèrement ivre.

7. *reste sur notre carré* : vit en pension chez nous.

8. *sent le fût* : sent le vin.

9. *bréviaire* : livre de messe.

10. *matelote* : plat de poisson mijoté dans du vin rouge et des oignons.

Au second, M. Grélin. Il est lieutenant des pompiers, et, le jour de la Fête-Dieu, il commande sur la place. M. Grélin est architecte, mais on dit qu'il n'y entend rien, que « c'est lui qui est cause que le Breuil¹ est toujours plein d'eau, qu'il a coûté cinquante mille francs à la ville, et que, *sans sa femme...* ». On dit je ne sais quoi de sa femme. Elle est gentille, avec de grands yeux noirs, de petites dents blanches, un peu de moustache sur la lèvre ; elle fait toujours bouffer son jupon et sonner ses talons quand elle marche.

Elle a l'accent du Midi, et nous nous amusons à l'imiter quelquefois.

On dit qu'elle a des « amants ». Je ne sais pas ce que c'est, mais je sais bien qu'elle est bonne pour moi, qu'elle me donne, en passant, des tapes sur les joues, et que j'aime à ce qu'elle m'embrasse, parce qu'elle sent bon. Les gens de la maison ont l'air de l'éviter un peu, mais sans le lui montrer.

« Vous dites donc qu'elle est bien avec l'adjoint ?

– Oui, oui, au mieux !

– Ah ! ah ! et ce pauvre Grélin ? »

J'entends cela de temps en temps, et ma mère ajoute des mots que je ne comprends pas.

« Nous autres, les honnêtes femmes, nous mourons de faim. Celles-là, on leur fourre des places pour leurs maris, des robes pour leurs fêtes ! »

Est-ce que Mme Grélin n'est pas honnête ? Que fait-elle ? Qu'y a-t-il ! pauvre Grélin !

Mais Grélin a l'air content comme tout. Ils sont toujours à donner des caresses et des joujoux à leurs enfants ; on ne me donne que des gifles, on ne me parle que de l'enfer, on me dit toujours que je crie trop.

Je serais bien plus heureux si j'étais le fils à Grélin : mais voilà ! L'adjoint viendrait chez nous quand ma mère serait seule... Ça me serait bien égal à moi.

Mme Toullier reste au troisième : voilà une femme honnête !

note

1. le Breuil : grande place de la ville du Puy.

Mme Toullier vient à la maison avec son ouvrage, et ma mère et
 200 elle causent des gens d'en bas, des gens de dessus, et aussi des gens de
 Raphaël et d'Espailly¹. Mme Toullier prise², a des poils plein les
 oreilles, des pieds avec des oignons³ ; elle est plus honnête que
 Mme Grélin. Elle est plus bête et plus laide aussi.

Quels souvenirs ai-je encore de ma vie de petit enfant ?

205 Je me rappelle que, devant la fenêtre, les oiseaux viennent l'hiver
 picorer dans la neige ; que l'été, je salis mes culottes dans une cour
 qui sent mauvais ; qu'au fond de la cave, un des locataires engraisse
 des dindes. On me laisse pétrir des boulettes de son mouillé, avec
 210 lesquelles on les bourre, et elles étouffent. Ma grande joie est de les
 voir suffoquer, devenir bleues. Il paraît que j'aime le bleu !

Ma mère apparaît souvent pour me prendre par les oreilles et me
 calotter⁴. C'est pour mon bien ; aussi, plus elle m'arrache de
 cheveux, plus elle me donne de taloches, et plus je suis persuadé
 qu'elle est une bonne mère et que je suis un enfant ingrat.

215 Oui, ingrat ! car il m'est arrivé quelquefois, le soir, en grattant mes
 bosses, de ne pas me mettre à la bénir, et c'est à la fin de mes prières,
 tout à fait, que je demande à Dieu de lui garder la santé pour veiller
 sur moi et me continuer ses bons soins.

Je suis grand, je vais à l'école.

220 Oh ! la belle petite école ! Oh ! la belle rue ! et si vivante, les jours
 de foire !

Les chevaux qui hennissent ; les cochons qui se traînent en
 grognant, une corde à la patte ; les poulets qui s'égosillent dans les
 cages ; les paysannes en tablier vert, avec des jupons écarlates⁵ ; les
 225 fromages bleus, les *tomes* fraîches, les paniers de fruits ; les radis roses,
 les choux verts !...

notes

1. **Raphaël, Espailly** : villages voisins.

2. **prise** : consomme du tabac en poudre en
 l'aspirant par le nez.

3. **oignons** : durillons, cors ; inflammations
 douloureuses près des orteils.

4. **calotter** : gifler.

5. **écarlates** : rouges.

Il y avait une auberge tout près de l'école, et l'on y déchargeait souvent du foin.

230 Le foin, où l'on s'enfouissait jusqu'aux yeux, d'où l'on sortait hérissé et suant, avec des brins qui vous étaient restés dans le cou, le dos, les jambes, et vous piquaient comme des épingles !...

On perdait ses livres dans la meule, son petit panier, son ceinturon, une galoche¹... Toutes les joies d'une fête, toutes les émotions d'un danger... Quelles minutes !

235 Quand il passe une voiture de foin, j'ôte mon chapeau et je la suis.

note

1. **galoche** : sorte de sabot.